



TIMOUR MUHIDINE

# Istanbul rive gauche

CNRS EDITIONS

## Istanbul rive gauche

Errances urbaines et bohème turque (1870-1980)



De l'autre côté de la Corne d'Or, face à Sainte-Sophie et au palais du Sultan, s'étend un quartier d'Istanbul un peu singulier, Beyoğlu. Dans notre imaginaire contemporain, celui qu'on nommait autrefois Pera ou « la ville franque » reste un mythe. Des générations d'écrivains et d'artistes, aussi bien turcs qu'étrangers, s'y sont précipitées et perdues au XIX<sup>e</sup> siècle, en quête de modernité, d'altérité et d'avant-garde. Là, dans ce miroir de Paris, a bouillonné toute la vie

intellectuelle et éditoriale turque, rythmée par les battements et métamorphoses du quartier depuis les années 1870. Avec le siècle et à mesure que son paysage architectural se dégrade, ses ruines sont devenues la scène d'une bohème sans cesse renouvelée et le terreau d'une production nationale.

De nombreux artistes turcs y puisent l'inspiration auprès de leurs frères d'écriture, les Loti et autres Aragon. Ils y respirent l'air fascinant et subversif des capitales culturelles d'alors, Paris ou New York, prêts à partir sur les traces de leurs maîtres à penser, les Sartre ou les Beauvoir. Là s'écrivent les textes qui confèrent leurs lettres de noblesse à la littérature turque d'aujourd'hui (Attilâ İlhan, Ferit Edgü, Demir Özlü ou Nedim Gürsel). Timour Muhidine nous conduit dans ce Quartier latin d'Orient et, pour mieux comprendre ce siècle de la bohème turque, nous entraîne entre la place de Tünel et Taksim, au hasard des ruelles et des lieux de sociabilité où s'est élaboré un art moderne.

*Timour Muhidine enseigne la langue et la littérature turques à l'Inalco. Responsable de la collection « Lettres turques » chez Actes Sud, il a dirigé de nombreux ouvrages dont Paristanbul. Paris et les écrivains turcs au XX<sup>e</sup> siècle (2000) et L'Autre Turquie. Reportages littéraires (2014).*

ISTANBUL RIVE GAUCHE



Timour MUHIDINE

ISTANBUL  
RIVE GAUCHE

Errances urbaines et bohème turque  
(1870-1980)

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris



« Et Beyoğlu fait irruption dans la vie de la cité,  
pour le meilleur comme pour le pire. »

*Cinq villes*

Ahmet Hamdi Tanpınar

« *Pera*, dit le réceptionniste pour répondre à ma question,  
*pera* signifie au-delà. Au-delà d'Istanbul. »

*Les Émigrants*

W. G. Sebald

« Lesquels parmi les tiens as-tu rencontrés à Paris ?  
Namik Kemal, Ziya Pacha, Mustapha Suphi  
Et puis la jeunesse de ma mère :  
elle fait de la peinture  
elle parle français,  
elle est la plus belle du monde.  
Et puis j'ai rencontré aussi  
les dix-sept ans de Mimi. »

*Devinettes sur Paris*

Nâzım Hikmet



## Remarque préliminaire

Dans le corps du texte, pour nommer Beyoğlu, on utilisera alternativement les termes de « ville franque », « Pera », « ville ou quartier européenisé » et « Beyoğlu », selon les périodes concernées et afin de ne pas se répéter. Il s'agit du même ensemble, plusieurs quartiers composant Galata (la partie portuaire et basse) et Pera (le haut de la colline et ses versants ou abords) que l'on regroupe sous le nom de Beyoğlu, ville quasi indépendante tout au moins dans l'imaginaire littéraire qui nous intéresse ici.



## Introduction

# Qu'est-ce que Beyoğlu ?

Istanbul n'est certainement pas la seule ville à avoir connu un déclin culturel et architectural. D'une certaine manière, les jeux étaient faits dès la fin des années 1930. La grande époque de Pera, son âge d'or, se situe entre 1870 et 1940, le reste n'est que chute et décadence. Dans le cas du Caire, le double arabe d'Istanbul, le romancier Alaa El Aswany en a parfaitement formulé la mutation :

Pendant au moins cent ans, le centre-ville était resté le centre commercial social du Caire, où se trouvaient les plus grandes banques, les sociétés étrangères, les centres commerciaux, les cabinets des médecins connus et des avocats, les cinémas et les restaurants de luxe. L'ancienne élite de l'Égypte avait construit le centre-ville pour qu'il soit le quartier européen du Caire si bien que l'on peut trouver des rues qui lui ressemblent dans presque toutes les capitales d'Europe, le même style architectural, la même patine historique. Jusqu'aux années 1960, le centre-ville avait continué à préserver son caractère authentiquement européen. Ceux qui ont vécu à cheval sur les deux époques se souviennent de l'élégance de ce quartier. Il n'était alors absolument pas convenable que les enfants du pays s'y promènent avec leur *galabieh*. Il leur était interdit d'entrer dans cette tenue populaire dans des restaurants comme Groppi, À l'Américaine ou L'Union ou même dans les cinémas Metro, Saint James, Radio, ou dans les autres endroits dont la fréquentation requérait le costume-cravate pour les hommes et la tenue de soirée pour les femmes<sup>1</sup>.

Le quartier de Pera/Beyoğlu retiendra sa chute jusqu'aux années 1970, même si une ruralisation accélérée en modifie l'aspect en profondeur. Dans

---

1. El Aswany 2006, p. 44.

ce décor changeant, survit et prospère une avant-garde artistique intrinsèquement liée aux codes de la bohème. À travers l'existentialisme, le marxisme, les courants picturaux figuratifs et abstraits, le Nouveau Roman, le rêve de Paris n'est pas tout à fait en berne et Istanbul aspire à dialoguer avec l'ancienne Ville-lumière. Un immeuble comparable à l'immeuble Yacoubian pourrait figurer la fin d'un certain Beyoğlu : l'immeuble Mısır à Galatasaray, de même que le cinéma Alhambra et son bloc d'appartements ou de manière plus dramatique le Narmanlı Han<sup>2</sup> proche de la place de Tünel, entrepôt commercial et lieu de résidence de plusieurs artistes, lieu mixte comme la ville aime à les produire. On choisira donc de se pencher sur Beyoğlu et sa représentation dans la prose turque d'après les Tanzimat, afin de mesurer la teneur des rapports entretenus avec Paris qui permettent de comprendre comment deux mythologies se conjuguent et se recomposent l'une par rapport à l'autre, comment elles se font face sans véritablement parvenir à se mêler ni s'accorder. Mais cette fascination et cet entrelacs de rapports s'inscrivent dans une perspective très longue : si les rapports culturels entre la France et la Turquie peuvent s'enorgueillir d'une longue histoire (songeons seulement aux innombrables guerriers et voyageurs qui depuis Villehardouin ont foulé le sol de Constantinople), ce qui lie le quartier de Pera/Beyoğlu au paysage parisien n'apparaît peut-être pas de prime abord dans toute son acuité. Et si le cas du seul auteur français originaire de Constantinople, André Chénier, devait symboliser cette relation, le résultat semblerait bien maigre : né à Galata (la partie maritime de Pera) en 1762, il quitte la ville en 1767 pour n'y plus revenir, réside plusieurs années à Paris et ne consacre qu'un texte – « Byzance, mon berceau » – à sa ville natale. C'est une manière de contre-exemple : l'auteur français né en Turquie d'une mère grecque se désintéresse de cet Orient au profit d'un hellénisme d'érudit. En tant que contemporain et élève de Choiseul-Gouffier (1752-1817)<sup>3</sup> ou de l'abbé Barthélemy (*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, 1788) mais également en tant que poète néoclassique, il ne se sent tenu par aucun intérêt pour la Turquie ottomane.

Car il paraît difficile de nier que ce sont davantage les auteurs turcs qui se laisseront happer par les lumières de Paris. La réciproque, parfois vraie mais

---

2. Située au 390 de la rue Istiklâl, l'ancienne ambassade de Russie bâtie en style néoclassique par les frères Fossati domine l'entrée de la rue.

3. Ambassadeur à Constantinople de 1784 à 1791 et homme de lettres, il publie notamment un *Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie-Mineure* (1782).

## Qu'est-ce que *Beyoğlu* ?

poursuivie de manière plus aléatoire, concerne en réalité les amateurs de voyage : les écrivains français ne viennent jamais chercher un modèle intellectuel ou des références propres à la modernité à Istanbul. Pourtant, on peut constater que dans les deux cas, une tradition se poursuit : découverte de la Ville-lumière et formation universitaire d'une part, voyage initiatique en Orient et réappropriation de valeurs spirituelles d'autre part. Car l'on ne cesse, particulièrement au XX<sup>e</sup> siècle, de rechercher et sous des formes différentes une seule et même chose : l'altérité. À travers le rappel de ces échanges, l'état de la ville réelle permet de se tourner vers la ville imaginaire, ou plutôt de la ville représentée *en littérature*. Si le coup d'envoi officiel du processus général de modernisation de l'Empire ottoman est fixé à l'année 1839, on peut néanmoins préciser que c'est un conflit et ses retombées qui vont changer radicalement la face des événements et tout particulièrement la vie de la capitale : la guerre de Crimée signale le tournant que vont prendre la société ottomane et le paysage des quartiers occidentalisés de la capitale.

Qu'est-ce donc que *Beyoğlu* ? Nom régulièrement utilisé pour Pera (un mot grec signifiant « l'autre côté ») dès l'époque de la conquête ottomane au XV<sup>e</sup> siècle, il désigne l'ensemble du quartier allant des échelles de Galata au champ de manœuvres de Taksim. Galata, zone de peuplement génois au cours de la période byzantine, s'était développé en étendant ses fortifications du rivage vers les hauteurs de la colline : au XIV<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on édifie la tour du Christ en 1349 (aujourd'hui tour de Galata, symbole du côté chrétien de la ville), le quartier constitue une véritable cité occidentale avec ses remparts, de hautes habitations en pierre, un tracé de rues tortueuses et de nombreux couvents et églises ; on peut y ajouter que les boutiques et les tavernes ainsi qu'un port de belle importance lui donnaient un aspect tout à fait méditerranéen et nullement musulman, même après la conquête de Constantinople.

À la chute de l'Empire romain d'Orient, un acte de reddition signé par les Byzantins avec les Ottomans non seulement garantit aux habitants leur personne et leurs biens, mais accorde aussi le droit de conserver leurs églises. L'administration se scinde en deux : un voïvode génois et un *kadı* musulman se chargeront de toutes les affaires juridiques. L'augmentation du commerce au cours du XVI<sup>e</sup> siècle aura une influence certaine sur l'extension de la ville ; le cosmopolitisme s'inscrit dès lors dans le caractère de Galata puis de Pera (qui est la « ville haute »). La surface limitée du quartier et les besoins de plus en plus grands en entrepôts, ainsi qu'en immeubles de rapport, obligèrent la population à se déplacer de plus en plus loin vers Tarlabası, Cihangir puis Beşiktaş. Pera devint ainsi un quartier d'habitation et – tout au moins autour

de la Grand-Rue – de distraction et de flânerie. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'artère principale qui s'arrêtait à Galatasaray (du nom du palais, *saray*, édifié par le grand vizir Ibrahim Paşa et où l'on formait les pages du palais) se poursuit jusqu'à l'esplanade de Taksim. Tout d'abord majoritairement chrétienne (catholique, orthodoxe et grégorienne), la population voit sa part musulmane croître à partir du XVI<sup>e</sup> siècle tandis que la proportion s'inverse à l'aube des années 1950.

De très nombreux documents et témoignages permettent d'obtenir une vue complète du quartier du point de vue architectural, social et commercial : les sources les plus parlantes sont les descriptifs de l'artère principale, Cadde-i Kebir (puis Istiklâl Caddesi à partir de l'époque républicaine), dans l'*Istanbul Ansiklopedisi* [Encyclopédie d'Istanbul] de Reşad Ekrem Koçu et les ouvrages de mémorialiste de Said Naum Duhani qui permettent de discerner la composition ethnique et professionnelle du quartier rue par rue ; enfin, l'ouvrage offrant la vision la plus globale, *XIX. Yüzyıl Beyoğlusu* [Beyoğlu au XIX<sup>e</sup> siècle] de Mustafa Cezar, où l'histoire des lieux et de la composition architecturale, y compris dans ses aspects les plus annexes, mais néanmoins significatifs, est particulièrement soignée. Le récent *Pera'dan Beyoğlu'na* [De Pera à Beyoğlu] de Behzat Üsdiken couvre les années 1840 à 1955 et se veut le portrait de l'âge d'or de Pera ; à travers une approche qui se réclame de l'histoire des mentalités, on découvre une documentation importante qui livre l'information à la manière des mémorialistes turcs, sur le mode de la conversation et sans toujours justifier de ses sources. Si quantité de lieux de plaisir, de personnalités, et d'institutions culturelles (y compris les librairies) sont répertoriés, la manière parfois fantaisiste, en tout cas non systématique, de présenter l'information produit une image brouillée. Or cette confusion n'est qu'apparente dans une Babel où régnaient des séparations et des codes très spécifiques et que suggère parfaitement la richesse des documents iconographiques, miroir de la vie multiculturelle du Pera classique.

Ce qui néanmoins fait défaut dans la documentation disponible, c'est le rapport très puissant que cette partie de la ville va entretenir avec l'imaginaire poétique et la littérature turque en général. Rappelons l'importance de la flânerie dans les deux longs poèmes en prose d'İlhan Berk, *Galata* (1985) et *Pera* (1990), qui confirme l'existence d'un genre à part entière, l'évocation détaillée d'une rue où les noms des bâtiments, magasins, résidents résonnent comme les stations d'une montée à la croix – ou plutôt celles d'un pèlerinage. Oui, c'est un caractère presque religieux que revêt la traversée ou la fréquentation de Beyoğlu, tant l'intensité de « l'offre » du lieu est puissante.

## *Qu'est-ce que Beyoğlu ?*

Comme ne manque pas de le rappeler Ahmet Hamdi Tanpınar dans son portrait d'Istanbul :

Ce quartier qui s'épanouit soudain grâce au théâtre, devient à l'époque d'Abdülaziz le carrefour de toutes les séductions : grands hôtels, magasins, tailleurs européens de luxe pour les riches, boutiques de prêt-à-porter pour les pauvres, divertissements de toutes sortes importés de Paris et d'autres capitales d'Europe, concerts à l'occidentale, chanteuses et danseuses de deuxième ordre, etc. La municipalité du sixième arrondissement, récemment créée, voit se développer autour d'elle une vie de plaisirs dont les faits divers deviennent le principal aliment de la rubrique mondaine des journaux<sup>4</sup>.

Comment se présente le quartier au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, période de son apogée ? Situé au nord du bras de mer de la Corne d'Or, face au centre historique de Stamboul, c'est l'élément européen et chrétien qui y domine. Derrière des portails élégants, au milieu de parcs tranquilles semblables à de petites résidences princières, sont établies les ambassades des grandes puissances. Outre l'ancienne représentation vénitienne, ce sont dès le XVI<sup>e</sup> siècle la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la France, la Pologne et la Russie qui s'y installent, chaque pays possédant également dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle son bureau de poste particulier. Les églises s'étaient depuis longtemps multipliées : Saint-Louis-des-Français en 1628 dans l'enceinte de l'ambassade, Sainte-Marie-Draperis (1678), Saint-Antoine-de-Padoue (1762), la cathédrale du Saint-Esprit en 1846, etc. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle également, de puissantes banques s'établissent tandis que les compagnies étrangères reçoivent la gestion des services publics : ports, phares, tramways, gaz, eau et électricité. Par ailleurs, le démantèlement des murailles de Galata (comme on mit à bas les fortifications des grandes villes européennes) en 1864-1865 raccorde définitivement les deux villes, basse et haute, destinées à former cet ensemble que l'on nomme Beyoğlu. Il faut comprendre donc qu'un élément visuel engage l'originalité du site : l'aspect architectural de Pera. Après 1870, la Grand-Rue qui la traverse est composée de hauts immeubles de style néoclassique, haussmanniens ou éclectiques, avec une forte propension pour le style historisant et orientaliste de la fin XIX<sup>e</sup> siècle – qui tranche totalement avec le reste de la ville, essentiellement composé de bâtiments moins hauts et le plus souvent construits en brique et bois. Dans les rues adjacentes, les immeubles restent élevés avec une concession faite à la tradition locale : les

---

4. Tanpınar 1995, p. 109.

encorbellements ornant les façades à mi-hauteur. C'est donc aussi de cet aspect urbain radicalement différent que va naître, pour les Turcs de Stamboul et d'ailleurs, la fantasmagorie d'une ville « autre », mécréante et vénéneuse. On doit pour finir mentionner l'installation, en plein cœur du quartier, en 1869, du lycée de Galatasaray (*Mekteb-i Sultani*) où l'enseignement se fera longtemps exclusivement en français et d'où sortira une bonne partie de l'élite turque. Plus que la présence diplomatique ou militaire, c'est cet établissement d'enseignement qui incarnera longtemps l'influence française : linguistique et culturelle.

Ce siècle est aussi celui de la grande tradition pérote : protégées par les capitulations, justiciables de leurs propres tribunaux, les familles de négociants, de banquiers et d'armateurs étrangers ou levantins prospéraient dans un environnement essentiellement cosmopolite en copiant les élégances parisiennes, même s'il ne s'agit là que d'un aspect du quartier, le plus futile. Une société qui ne manquait ni de grandeur ni de noblesse et qui menait une vie de club (que l'on songe au prestigieux Cercle d'Orient inauguré en 1882 au cœur de Beyoğlu, sur la Grand-Rue et récemment restauré), en un mot une vie mondaine que ne troublaient guère, jusqu'à la Première Guerre mondiale, les secousses qui agitaient l'Empire ottoman comme le reste du monde. De manière significative, ce n'est qu'en 1925 que le nom de Pera sera définitivement rayé du vocabulaire officiel.

De prime abord se pose la question de l'identité de cette population qui incarne véritablement Pera/Beyoğlu puisque, chaque fois qu'ils se rendent à Pera, les Turcs ont l'impression d'aller « à l'étranger » : la plus grande part de cette foule cosmopolite se compose d'authentiques étrangers (personnels des ambassades, militaires, commerçants), mais aussi de Grecs, d'Arméniens et de Juifs, ceux que les Turcs nomment de manière globale *gayri müslim milletler* (nations non musulmanes) tandis qu'une catégorie particulière de la population connue sous le nom de Levantins peut être identifiée comme propre à la grande cité orientale-occidentale. Appartenant à la nation latine, d'origine souvent génoise ou vénitienne mais pas exclusivement car à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple, un fort apport français eut lieu, la plupart du temps assimilé aux groupes d'étrangers catholiques résidant sur le territoire ottoman, c'est une population qui a été peu étudiée et reste soumise au cliché. Pour les Turcs, cela peut revêtir la valeur péjorative stigmatisant une « élite latine » que l'on pourrait apparenter à la noblesse européenne mais qui ne recouvre pas l'ensemble de la société levantine ; seul un article de Livio Missir de Lusignan aborde avec netteté ces questions, préférant d'ailleurs employer le terme de « latinité ottomane ». Peut-être la réponse est-elle à

chercher, avec Nora Şeni, dans le concept d'un brassage permanent au sein des groupes non musulmans présents dans l'Empire :

Si on ne peut définir le groupe des Levantins de l'extérieur, c'est qu'il s'agit d'un pur produit de mélanges. Et c'est de ces mélanges en train de se faire qu'il faut rendre compte si l'on veut travailler sur les Levantins. À l'œuvre entre éléments francs et membres des nations chrétiennes ottomanes, ces mélanges s'accomplissent principalement grâce à des alliances matrimoniales. D'où l'intérêt d'analyser ces alliances et de repérer les stratégies dont elles sont issues. C'est là l'« entrée » fondamentale qui permet de définir et de circonscrire le groupe en question<sup>5</sup>.

L'un des premiers romanciers turcs, Ahmet Midhat Efendi, s'attache, dans un récit paru en 1890-1891, à fournir une définition et une explication :

L'origine de cette communauté est européenne. Mais il est fort probable qu'ils peuvent s'honorer avec la permission des Ottomans, de se trouver à Istanbul depuis l'époque de la conquête. De religion, ils sont catholiques. Ils parlent grec et italien. Pour les plus récents d'entre eux, on dit, à l'occidentale, « Levantins », ce qui signifie orientaux<sup>6</sup>.

La communauté se définira aussi en fonction de l'évolution des relations politiques entre l'Empire et les pays européens ; la prédominance française à partir des capitulations accordées à François I<sup>er</sup> provoque divers conflits avec un groupe majeur de non-musulmans, les Phanariotes, mais aussi avec l'Église catholique. Cela relève d'une véritable histoire et d'une complexité qui attend encore d'être retracée ; un consul général de France à Istanbul, Alphonse Belin<sup>7</sup>, l'avait entreprise mais elle reste figée dans le bilan établi vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pourtant Pera/Beyoğlu n'est pas l'unique quartier de la ville à comporter une population non musulmane (Fener, Balat, Hasköy, Kuzguncuk, etc. figurent également parmi les quartiers minoritaires), mais c'est le seul à constituer une ville dans la ville, à présenter à la fois une telle concentration de population non musulmane et autant d'activités spécifiques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Autrement dit, on y trouve le point de jonction le plus *dramatique* entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs pour confirmer le particularisme de cet entre-deux, il faut rappeler que si Pera se présente comme

---

5. Şeni 1997, p. 161-169. Voir aussi Şeni 1991.

6. Ahmet Midhat 1979, p. 133.

7. Voir Belin 1894.

l'épitomé de l'Occident aux yeux de nombreux Turcs, les voyageurs de passage n'ont pas de mots assez blessants pour l'Occident abâtardi, « orientalisé » qu'ils y découvrent. Par ailleurs, le monde levantin tel qu'il existe et s'exprime à Pera ne produit pas de classe d'artistes notoire, en tout cas nullement visible ; c'est par contre en tant que repoussoir qu'il stimule la production culturelle turque, et qu'à ce titre il nous intéresse.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle se dessinent des tendances qui vont caractériser la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> : encouragées à la fois par les besoins de réforme d'un ordre ancien et la pression de la civilisation technique de l'Europe, ce sont bien les transactions commerciales entre l'Occident – la France et tout particulièrement Marseille jouent un rôle de premier plan – et l'Empire ottoman qui constituent le type de communication le plus vivace à Beyoğlu. L'accès de Galata au statut de place bancaire majeure au carrefour de l'Orient et les transferts effectués d'un continent à l'autre, y compris les transferts de technologie, ont bien été étudiés par Donald Quataert. Cet ensemble de mutations connaîtra un écho dans le domaine socioculturel : développement d'une très large francophonie, d'une « France de l'esprit » multinationale sur les rives du Bosphore et dont les fastes supposés fascineront plusieurs générations de créateurs turcs : peintres, écrivains, cinéastes et photographes. Même si, en général, ces mêmes acteurs de la vie intellectuelle turque du début XX<sup>e</sup> siècle resteront coupés de la bourgeoisie levantine et minoritaire de Beyoğlu.

Conséquence ou accompagnement des mutations socio-économiques, la population de la ville qui stagnait depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle augmente significativement après 1860. Les recherches<sup>8</sup> de Maurice Halbwachs (1877-1945) effectuées à la fin des années 1930 confirment la difficulté à établir le chiffre exact d'habitants pour une ville orientale et pour celle-ci en particulier : les chiffres annoncés par les administrateurs, les voyageurs étrangers ou les rédacteurs de guides de voyage sont sans commune mesure. Son enquête atteste néanmoins d'une très forte augmentation entre 1848 et 1914 pour atteindre les 750 000 à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une partie intéressante concerne le décompte des non-musulmans dans le quartier de Pera-Galata : 51 748 musulmans contre 74 000 non-musulmans pour le recensement de 1882-1883. L'historien de l'art Mustafa Cezar, dans son ouvrage

---

8. Invité au printemps 1938 par l'Institut archéologique pour entreprendre une étude sociologique sur Istanbul, il donne deux conférences à l'Université d'Istanbul les 18 et 20 avril et livre le résultat de son enquête dans « La population d'Istanbul (Constantinople) depuis un siècle », *Annales sociologiques*, fascicules 3 et 4/I, Paris, PUF, 1942, p. 16-43.

Beyoğlu au XIX<sup>e</sup> siècle, reprend des évaluations plus récentes et annonce le chiffre de 873 494 habitants pour le recensement de 1882-1886, citant comme source les *salname* (registres) de l'État ottoman. Il produit également le chiffre de 315 000 habitants pour le côté de Beyoğlu en apportant la précision suivante : 125 000 musulmans contre 190 000 non-musulmans. Dans les deux cas, une information demeure stable : les minoritaires et étrangers constituent le groupe dominant de ce côté de la ville.

Les historiens Kemal Karpat et Halil Inalcık, eux, insistent davantage sur l'urbanisation générale de l'Empire et, à la différence des auteurs qui les précèdent, se penchant sur l'activité économique, ils notent une grande égalité dans l'esprit d'entreprise des communautés musulmane et non musulmane, tout en prenant en compte les importants déplacements de population que provoquent les guerres balkaniques :

Istanbul, pour sa part, doubla au moins de population, dans une large mesure en raison de l'afflux d'immigrants. En 1914 la capitale comptait plus d'un million de personnes et n'avait aucune difficulté à rester, comme cela avait toujours été le cas, la plus grande ville du monde ottoman<sup>9</sup>.

On peut donc considérer avec eux qu'aux alentours de 1900, la ville dans son ensemble dépasse le million (avec un tiers de la population au moins à Beyoğlu), ce qui la place dans la catégorie de tête des métropoles européennes comme Londres, Paris, Berlin ou Vienne. À l'égal de ces grands centres urbains, elle affirme son statut de capitale culturelle. Elle concentre un grand nombre de journaux, de livres (en de très nombreuses langues de l'Empire, particulièrement le grec, l'arménien, l'arabe et le bulgare, mais aussi en français et en persan) qui alimentent de vifs débats intellectuels et tous les lieux traditionnels de sociabilité littéraire : cercles universitaires, salons d'écrivains, cafés de Stamboul, de Pera et des rives du Bosphore.

## Modernités

L'aspiration générale à la modernité – en tout cas et dans un premier temps à la *modernisation* – s'incarne historiquement dans l'ensemble des réformes initiées par les Tanzimat. Le rescrit de Gülhane proclamé en novembre 1839 ouvre donc la voie à une rapide évolution dans les domaines

---

9. Inalcık et Quataert 1994, p. 781-782.

suiuants : juridique avec la garantie des droits et biens de *tous les sujets*, et administrative avec la mise en place d'une armée et d'un système de conscription nouveaux. On peut ajouter qu'un aspect fondamental de la modernisation s'inscrit dans un troisième domaine : la perception de l'impôt selon un système équitable contrôlé par l'État et non plus de manière soumise à l'arbitraire d'un système absolutiste. Pour finir, la sécularisation de l'enseignement restera comme un acquis majeur de la période ; pour progressifs et laborieux qu'ils puissent être, ces changements, qui culmineront en 1876 par la proclamation de la première Constitution ottomane, signalent une vraie modernisation d'un empire entré en décadence.

Cependant le moment essentiel qui a servi de déclencheur à de nouvelles manières d'être dans l'Empire reste sans nul doute la guerre de Crimée. De 1853 à 1856, Constantinople est utilisée comme escale mais aussi comme base de repli et de convalescence par les troupes françaises et anglaises engagées en Crimée. Le séjour de ces militaires – c'est la première fois depuis des siècles qu'on aperçoit des Européens en si grand nombre dans la ville – ainsi que l'arrivée massive de réfugiés hongrois et polonais, au rythme des révolutions en Europe centrale, modifieront le paysage urbain. De même, la présence inattendue d'une élite, à la fois nombreuse et disponible, de conseillers et experts étrangers bouleverse les perspectives du gouvernement ottoman. Le traité de Paris (29 mars 1856) qui met fin au conflit, inaugure une ère nouvelle où l'État ottoman aura également davantage les mains liées vis-à-vis de l'Europe et de la Russie. Il fait tout d'abord la promesse (décret du 4 février 1856) de protéger les chrétiens de l'Empire et se doit d'honorer les dettes contractées auprès des puissances étrangères ou des banquiers de Galata, bailleurs de fonds minoritaires et levantins du sultan. En tout état de cause, le domaine qui aura bénéficié le plus de l'état de guerre, c'est celui des communications : accélérer le contact entre centres de décision et troupes en campagne, transporter rapidement le matériel et l'intendance réclamaient une vision nouvelle de la technique. Ce sont peut-être les lignes de télégraphe reliant la Crimée à l'Europe via la capitale ottomane qui représentent le mieux cette extraordinaire ouverture qu'a permise le conflit.

Mais la technique n'est pas tout. Si elle fut en général totalement importée et imposée, dans le domaine des idées et des formes littéraires, elle passe par une acclimatation, voire une synthèse réclamée par la tradition ottomane. Ces formes étrangères que sont le roman, la poésie lyrique telle que l'envisaageaient les romantiques ou le théâtre ont été suffisamment étudiées pour que l'on ne revienne pas ici sur un des lieux communs de

Composition : Le vent se lève...

Retrouvez tous les ouvrages  
de CNRS Éditions  
sur notre site

[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)